



Parole de femmes

Raconte l'aventure d'une femme légendaire...
de son point de vue à elle !

La maudite

Je franchis le portail de mon magnifique manoir du 18^e siècle, celui dont je rêvais quand je n'étais encore qu'une enfant, un peu comme dans un conte de fées, mais version Halloween. Cette ancienne commanderie, dans laquelle furent célébrées mes noces, me laisse aujourd'hui un goût amer.

En effet, je n'aurais jamais imaginé me retrouver veuve si jeune : mon époux, le seigneur Fulbert des Baux de Provence, s'étant fait éventrer par un sanglier lors d'une chasse. Après de longues recherches, nous n'avons jamais retrouvé son corps, mais au vu des traces de sang, il était improbable qu'il soit encore en vie. À 35 ans, le bonheur fut de courte durée, mais me laissa malgré tout une fille que nous avons prénommée Cunégonde. Je suis belle et riche, cependant je laisse mes prétendants sur leur faim.

Ce soir, c'est la nuit de Noël, une nuit où je serai encore seule sur ma couche à chercher celui que mon âme aimera jusqu'à ma mort. Dans l'âtre de la cheminée gigantesque, la traditionnelle bûche de bois, choisie avec soin afin de porter chance pour l'année à venir, brûlera toute la nuit. La décoration de la table est faite de simples houx et conifères, quelques fleurs séchées viennent se mêler aux plats dignes des grandes tables seigneuriales pour festoyer comme il se doit : oies rôties, tourtes garnies de viande, volailles, sangliers, biches et bien d'autres, ainsi que les emblématiques treize desserts, tradition de Provence.

C'est la pleine lune, elle est blafarde et ressemble à une vieilleuse géante autour de laquelle lutins et farceurs maudits font leurs plans de bataille pour effrayer les villageois. Mes gens s'empiffrent, boivent, chantent. Moi, je reste morose. Je me lève, me dirige lentement vers la fenêtre. La neige tombe en abondance ce soir, c'est féérique avec la lune scintillante.

Soudain un aigle vient frapper son bec contre la vitre. Effrayée, je me recule un peu car les légendes disent qu'un oiseau qui tape au carreau est un message de l'au-delà. Serait-ce vrai ? Les yeux écarquillés, j'aperçois à l'orée de la forêt une ombre sur un cheval. Il est minuit, comme une folle je me précipite dans l'escalier, suivie de ma fille, nous scellons nos chevaux et nous élançons à travers bois dans les ténèbres glacés, suivis des fidèles chiens de mon défunt époux.

Le lendemain matin, l'ambiance est moins festive. Après avoir passé toute la nuit à nous rechercher, les villageois en viennent à la conclusion que nous avons disparu sans laisser de traces, comme Fulbert des Baux de Provence. Les chiens des contrées voisines ont suivi les traces qui se sont arrêtées au cimetière devant la tombe du seigneur. Les villageois ont décampé en se signant et criant à qui voulait l'entendre que la forêt était hantée.

Aujourd'hui encore, cette légende est contée à la veillée de Noël. Surtout ne vous aventurez pas dans la forêt surnommée « la maudite », car les soirs de pleine lune, vous pourrez apercevoir les ombres de trois chevaux surmontés de formes humaines suivies d'une meute de chiens.

Gisèle

La petite fileuse

De mon vivant, j'étais une pauvre femme. Toute ma vie, j'ai été pauvre : deux moutons fournissaient la laine que je filais au rouet et les bourgeoises de la paroisse achetaient les tricots. Pas de quoi devenir Crésus ! Juste assez pour acheter une miche de pain pour ma fille et moi, remplacer une bête quand elle était devenue trop vieille et n'avait plus de poils sur le dos. La misère était mon sort ; elle a accompagné mes ancêtres, elle ne m'a jamais quittée et elle poursuit ma descendance.

Quand j'ai senti ma dernière heure arriver, j'ai conseillé à ma fille d'écarter les dépenses inutiles : aucunes funérailles n'étaient nécessaires, autant me laisser reposer en paix et ne m'offrir qu'une simple messe en souvenir. Ma chère enfant a tout promis.

Par malheur, la pauvreté a continué son œuvre après ma mort. Son mari malade, son nourrisson à allaiter, la misérable enfant courait à hue et à dia en oubliant sa promesse d'une messe.

Elle ignorait que saint Pierre me faisait poireauter à la porte du Paradis. Fatiguée d'attendre, je pris le taureau par les cornes et une nuit, je suis redescendue dans notre cahute, faire chanter le rouet de sa mélodie monotone. Ma fille l'a entendu ; j'en suis certaine, puisqu'elle gémissait dans la chambre. Mais aucune mémoire ne lui rappelait son engagement !

Alors la nuit suivante, j'ai insisté ; puis la suivante encore. Pour finir, j'ai enlevé mon petit-fils et l'ai emporté avec moi, au pays des songes et des regrets oubliés.

À ce moment-là, les parents ont réagi : le père et la mère, privés de leur nourrisson, sont allés par la campagne implorer l'enfant. Trois jours de vaines recherches et trois nuits de profonde angoisse ont éclairé la mémoire de ma satanée fille. Dès le matin, elle alla prier le curé de dire une messe à mon intention, regrettant de n'avoir aucun sou à lui offrir en échange.

Par chance, l'abbé m'avait connue comme paroissienne fidèle, respectueuse des saints, même si je les confondais ! Par charité, il accepta de dire une prière, une simple prière, pour moi. La nuit suivante, saint Pierre m'expédia une dernière fois sur Terre, avant de m'ouvrir la porte du Paradis. J'avais pour devoir de rendre le chérubin, le déposer dans son berceau et ne le quitter qu'après avoir entendu ma fille pousser un cri de soulagement. Bon gré, mal gré, elle avait tenu sa promesse.

Jean-Patrick

*
**

La fée verte du Mont Pinçon

Ce jour-là, dans mon nid douillet, au sommet du plus haut, du plus majestueux des chênes de la forêt du Plessis, je somnolais, bercée par les bruissements des feuilles et les chants merveilleux de mes petits amis à plumes. Un brouhaha diffus et lointain vint s'immiscer dans cette douce harmonie. Peu à peu il s'intensifia. Je distinguais des chants et des cris. Ces intrus indiscrets semblaient venir de Campandré. Je reconnaissais des bruits de sabots et même une mélodie entraînante jouée par quelques violons, flûtes et accordéons joyeux. Sortant de ma torpeur, je devinais qu'un mariage traversait la forêt. Cette fois, j'apercevais le cortège. À moi de jouer ! J'écartai le feuillage qui dissimulait mon joli « chez moi ». Un enfant leva alors les yeux vers moi et s'écria :

— C'est la fée, la fée verte !

La longue file s'immobilisa, les instruments se turent. Tous les convives m'accompagnèrent de leurs regards bienveillants. Ma robe de feuilles et de rameaux et ma longue chevelure rousse s'épanouirent au vent et je vins me poser juste devant la mariée, en repliant mes grandes ailes de cygne sauvage.

Belle comme le jour dans sa robe noire avec son bonnet de dentelle et son grand nœud, son sourire illuminait les lieux. Le marié, juste derrière, la mangeait des yeux, fier comme un coq. Je déposai deux doux baisers sur ses joues de satin puis lui passai au doigt l'anneau d'argent qu'elle attendait.

— Enfant, tu es jeune et jolie, tu mérites le bonheur et tu l'auras !

Le rouge lui monta aux joues, heureuse de recevoir la bénédiction de la fée verte qu'elle espérait mais sans trop y croire. Bien peu avaient la chance de la recevoir. La laissant savourer son bonheur, je souris à la compagnie et disparus bien vite dans la cime des grands arbres.

Je ne le savais pas mais c'était ma dernière noce. Quelques jours plus tard, quelques bûcherons abatirent mon chêne et les arbres les plus hauts de mon domaine. Ils se trouvèrent tout penauds et fort honteux en découvrant mon petit nid au cœur de la couronne du roi de cette forêt. Ils craignaient d'attirer ainsi le malheur sur les mariés à venir. Mais le mal était fait. Désespérée, vexée aussi, je partis bien loin poursuivre mes féeries.

Pascal

*
**

La dame blanche de Coutances.

Sous une fine pluie d'automne, je marche seule sur la route nationale qui mène à la ville de Coutances. Vêtue d'une longue robe blanche, bientôt complètement trempée, le premier automobiliste aura pitié de moi. La première voiture s'arrête.

— Montez vite, c'est imprudent de se promener seule par ce mauvais temps. Où allez-vous ? me demande l'homme au volant.

— À Coutances. Merci d'accepter de m'y emmener.

Pendant le trajet, je me remémore tous les virages de cette route que mes parents empruntaient lorsque j'étais enfant. Je crie :

— Attention ! Là c'est dangereux, ralentissez !

Un grand coup de frein donné par le chauffeur projette la voiture contre le talus. J'en profite pour ouvrir la porte et me glisser en contrebas. Un chemin se dirige vers la forêt, je m'éclipse.

C'est la direction qui mène au village de mon enfance. J'aimerais tant retrouver la maison de mes parents et tous ces bons souvenirs qui me rendaient heureuse jusqu'à ce terrible accident. Le décès de ma mère bouleversa ma vie.

Je continuerai à chercher et finirai bien par revoir cet endroit. Cela me permettra alors d'être apaisée.

Danièle

*
**

Le mot fatidique

Cela fait bientôt dix ans que je suis devenue châtelaine, l'épouse du comte d'Argouges. Je le surveille comme le lait sur le feu, mon époux, car il est bien gentil, mais de temps en temps, il s'embarque dans des propos abracadabrants ! Il sait pourtant qu'il y a ce mot à ne jamais prononcer sous peine de me perdre.

Ce soir, nous avons des invités. Il a fallu mettre les petits plats dans les grands. Le comte a revêtu son bel uniforme de chasseur à cheval, et il piaffe d'impatience en attendant ses hôtes.

J'ai tout surveillé, à la cuisine et sur la table, afin que rien ne choque la belle ordonnance des lieux. Maintenant, je vais aller revêtir ma plus belle robe. Il me faut du temps pour la choisir, ajuster la coiffure qui va avec, mettre mes plus beaux bijoux ; bref me faire belle.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? me lance le comte, tu en mets un temps ! Ma parole, tu le fais exprès pour m'énervier, ça fait une heure que je t'attends.

— J'arrive, j'arrive !

— Fais vite, je n'aime pas les temps morts, moi !

Et crac, ça y est : il a prononcé le mot « mort », négligeant qu'il était fatidique ! Immédiatement, je disparais dans les ténèbres.

Cet idiot n'a pas pu tenir sa langue. Je me plaisais bien en châtelaine, passant les soirées au coin du feu, et patatras, je redeviens une pauvre fée ! Surtout qu'après dix ans passés au château j'ai pris des rides et pas mal d'embonpoint, alors pour retrouver un autre époux, ça ne va pas être de la tarte maintenant.

Claude